Le mystérieux Jud

Les causes célèbres.

La tentative d'assassinat commise sur Mme Lemaire par le fiancé de sa sœur ramenait récemment l'attention publique sur les crimes accomplis en wagon et qui, trop souvent, ne sont pas suivis de l'arrestation des coupables. Depuis moins de deux ans il y a eu en Italie le meurtre de M. Arvedi et l'essai d'égorgement de miss Lowe; on se souvient de l'affaire Galticho, sur la ligne de Toulouse; le mois dernier, près de Saint-Etienne, s'est produit le drame Perrin, etc.

En somme, malgré toutes les précautions prises par les compagnies, la sécurité des voyageurs est encore loin d'être assurée, et nous aurons plus d'une fois à enregistrer d'aussi odieux attentats, venant grossir la liste des crimes célèbres, qui s'est malheureusement beaucoup allongée depuis l'assassinat du magistrat Poinsot, dont le retentissement fut énorme en 1860, retentissement qui ne devait être égalé que par celui de l'affaire Barême.

Le meurtre de M. Poinsot frappa d'autant plus les esprits qu'il était en quelque sorte le premier de son genre et que la victime occupait un rang élevé dans le monde judiciaire. A ces deux éléments sensationnels venait s'en joindre un autre. L'assassin, que l'instruction prétendait connaître, mais qui échappa à toutes les recherches, était un individu mystérieux, aux allures étranges, un bandit redoutable, un vrai personnage de roman populaire.

Il apparut même comme un être à ce point extraordinaire que certains mirent son existence en doute, ce qui justifiait l'opinion commune que l'assassinat de M. Poinsot avait des causes cachées. Pourtant, quand on examine les faits, on ne peut s'empêcher de les trouver logiques et clairs.

—

Ce drame, qui eut lieu le 6 décembre 1860, avait eu un sanglant prologue. Trois mois auparavant, un voyageur russe, le major K-ppi, fut découvert, grièvement blessé, sur la voie du chemin de fer de Belfort à Mulhouse. Quand il put parler, il expliqua qu'ayant pris à Belfort le train de 8 h. 15, il s'était endormi en cours de route. Profitant de son sommeil, un individu, qui avait pénétré dans son compartiment à une station quelconque, s'était précipité sur lui, l'assommant, le dépouillant et le jetant ensuite par la portière.

Le major Keppi, très troublé, ayant à peine conscience de ce qui lui arrivait, n'avait pas assez bien vu son agresseur pour pouvoir fournir de lui un signalement exact. Il se borna à indiquer la nature et la forme des bijoux dérobés par l'assassin, lequel s'était emparé aussi d'une bourse contenant six cents francs en pièces d'or russes. Dans ces conditions, la recherche du criminel devenait difficile, et on perdit bientôt tout espoir de le retrouver.

L'oubli commençait à se faire sur ce sinistre fait divers, quand éclata, le 6 décembre suivant, la nouvelle de l'assassinat de M. Poinsot, président de chambre à la cour de Paris. Le cadavre de ce magistrat fut trouvé dans un compartiment de première classe du train venant de Mulhouse et arrivant à Paris à 3 h. 15 du matin. L'employé qui ouvrit la portière aperçut un corps d'homme, étendu entre les banquettes, et baignant dans une mare de sang. Il donna aussitôt l'alarme. Les constatations faites immédiatement révélèrent que la victime avait été tuée de trois coups de feu pendant son sommeil. Une balle avait atteint le front, la seconde la tempe droite et la troisième le cœur.

On ne découvrit dans les poches du mort aucun papier indiquant son identité. Ce fut grâce à un colis non réclamé, portant le nom de M. Poinsot, qu'on fut éclairé sur la personnalité du défunt, reconnu peu après par des membres de sa famille. On peut juger de l'impression que la révélation de ce drame causa à Paris, ainsi, d'ailleurs, que dans toute la France.

—

Dans le wagon théâtre du crime, on ne releva nul indice permettant d'asseoir les premières recherches, et l'enquête apparut comme très difficile. On pouvait redouter un échec complet, et les suppositions les plus invraisemblables allaient leur train dans le public, quand des voyageurs du train de Mulhouse, occupant des places de troisième classe, déclarèrent qu'un homme était sorti du wagon de première aux environs de Nogent-sur-Marne et avait sauté sur la voie au moment où le train ralentissait sa marche. Il s'était enfui dans la direction opposée. On avait eu cependant le temps de le reconnaître comme ayant été vu à Troyes.

Or, M. Poinsot s'était arrêté dans cette ville et avait passé quelques heures à l'hôtel du Mulet, où précisément se trouvait l'individu en question. Le magistrat, en causant devant cet homme, avait même indiqué quel serait le train qu'il prendrait pour revenir à Paris. La concordance de ces détails fit admettre qu'on était sur la piste du criminel, inscrit à l'hôtel du Mulet sous le nom de Jules Matricon.

Le lendemain du meurtre, le soi-disant Matricon était revenu de Troyes, mais il n'y avait fait qu'un rapide séjour, disant que ses affaires l'obligeaient à se rendre sans retard à Marseille. Il était peu probable que l'assassin présumé du président Poinsot se fût en effet dirigé sur Marseille; néanmoins, à défaut d'autre indication, on opéra des recherches de ce côté, ainsi qu'à Lyon, Dijon, etc.

On supposa que Matricon pouvait avoir bifurqué en chemin, afin de se rapprocher de l'Alsace, car on fut tout de suite persuadé que le meurtre du magistrat avait pour auteur le criminel de la ligne de Belfort à Mulhouse, et que ce misérable devait habiter la région. Les investigations se poursuivirent jusqu'à Genève, où l'on apprit qu'un individu, répondant au signalement de Matricon, était descendu dans un hôtel qu'il venait de quitter précipitamment.

L'hôtelier déclara que son voyageur se nommait Dulin. Il ajouta avoir constaté la présence entre ses mains de pièces d'or russes et de très belles bagues. Il dit aussi que Dulin, en partant avait oublié une couverture, dont la justice s'empara, et qui fut reconnue comme appartenant au président Poinsot. Donc, Dulin était Matricon et Matricon avait bien commis le double crime dont on recherchait le ou les auteurs.

Sur ces entrefaites, dans la chambre occupée par ledit Jules Matricon à l'hôtel du Mulet, on trouva une paire de menottes, et ce fait singulier, sur lequel une enquête fut ouverte sans retard, amena d'autres constatations.

—

On sut que les gendarmes du canton de Ferrette avaient mis la main, deux mois auparavant, sur un individu suspect, se faisant appeler Montalti, mais qu'on avait des raisons de supposer être en réalité un sieur Jud, tenu pour un malfaiteur de la pire espèce. Naturellement, Montalti avait protesté, mais il était en possession d'or étranger ainsi que de bijoux dont il ne désignait pas la provenance, et l'on estimait la prise bonne.

Par malheur, tandis qu'on le conduisait au chef-lieu, le prisonnier s'échappa, avec ses menottes, et il fut impossible de le rejoindre. Or, les menottes trouvées dans la chambre de Matricon, à Troyes, étaient bien celles du faux Montalti. Par conséquent, Matricon, Montalti et Dulin n'étaient qu'un seul individu, sous trois noms, et ce trio fantaisiste devait constituer la personnalité de Charles Jud.

Les recherches pratiquées dans la commune du Haut-Rhin d'où Jud était originaire confirmèrent tous les soupçons. D'une moralité déplorable, doué des plus mauvais instincts, le garnement, lors de son tirage au sort, avait été affecté à un régiment en garnison à Oran, où il se montra un soldat détestable. Il ne comptait déjà plus ses punitions quand il fut compromis dans une affaire de vol d'effets militaires. Redoutant une condamnation, il déserta, en ayant soin de s'emparer des papiers d'un de ses camarades de régiment, nommé Jules Matricon.

Grâce à ces papiers, il parvint à rentrer en France sans difficulté. Il reparut même dans son pays et y vit plusieurs de ses amis de jeunesse. A l'un d'eux, à propos de l'affaire du major Keppi, dont on parlait beaucoup dans la contrée, il expliqua que rien n'était plus aisé que d'assommer un voyageur en wagon, avec une pierre enroulée dans un mouchoir; l'homme étourdi, on le volait sans danger et on le jetait ensuite sur la voie. C'était exactement ce que Jud avait fait pour le malheureux Russe.

——

Le doute n'était donc plus possible. Il cessa tout à fait, dès qu'on eut montré une photographie de Charles Jud aux gendarmes de Ferrette et aux hôteliers de Troyes et de Genève. Tous reconnurent Matricon, Dulin et Montalti. Mais cette constatation de la réelle identité du criminel n'était qu'une mince satisfaction, tant qu'on ne le tenait pas, et les recherches furent poursuivies partout avec la plus grande vigueur.

Elles n'aboutirent pas, et Jud devint un objet de terreur pour la justice, accablée de sarcasmes en raison de l'inutilité de ses efforts. On allait jusqu'à prétendre qu'il n'avait jamais existé et qu'il était sorti tout entier de l'imagination de la police. Aussi ce fut une formidable surprise, suivie d'une intense émotion, quand on apprit que le fantastique assassin venait d'être pris en Corse par la gendarmerie.

On ne pouvait pas s'y tromper. Le signalement était bien le même et l'homme arrêté se bornait à de faibles dénégations, tout en ayant l'air de se moquer de la justice. Rien que cette attitude indiquait qu'on avait affaire à un criminel endurci. C'était Jud! On tenait Jud! Seulement, trois jours plus tard, il n'y avait plus de Jud, et pas même un simple vagabond. Le bandit incarcéré en Corse n'était autre que le charmant et inoffensif poète Gratigny voyageant à pied pour son plaisir.

Bref, il fallut se passer de l'assassin, que l'on jugea néanmoins, et qui fut condamné à mort par contumace, le 15 octobre 1861. Jamais on ne l'arrêta, et peut-être, âgé aujourd'hui de soixante-quatorze ans, est-il bien tranquille dans un coin ignoré, ayant l'âme en paix, attendu que la prescription lui est acquise.

Pourtant, il est permis de se demander si ce Jud ne se serait pas fait prendre, sous le nom d'un certain Muller, se disant Allemand, qui assassina en Angleterre, dans un train et d'une manière rappelant absolument le meurtre de M. Poinsot, le riche premier commis d'une banque importante. On supposa que le criminel avait pris un bateau en partance pour New-York, dès agents furent expédiés à sa poursuite par un transport rapide et, arrivés en Amérique avant lui, l'arrêtèrent comme il allait débarquer. Ramené à Londres, il passa en jugement et nia avec énergie, mais il n'en fut pas moins condamné à mort et exécuté, car il avait en sa possession des objets appartenant à la victime.

Pourquoi ce Muller n'aurait-il pas été Jud? Ce dernier, en sa qualité d'originaire du Haut-Rhin, devait parler l'allemand mieux encore que le français. Il serait intéressant d'élucider ce petit point d'histoire criminelle, et la supposition est d'autant moins invraisemblable qu'avec de si remarquables dispositions Charles Jud ne dut pas s'arrêter en chemin.

Dans tous les cas, il a fallu venir jusqu'à l'assassinat du préfet Barrême, aussi dramatique et plus mystérieux que celui du président Poinsot, pour voir l'opinion se passionner pour un crime de cette espèce, qui touche tout le monde, car tout le monde voyage, et il est impossible de savoir, quand on entre dans un wagon sur quel compagnon de route on aura la bonne ou la mauvaise chance de tomber!

UNE FETE CHEZ LES RAPINS

I

C'était au quartier Latin, trois élèves de l'Ecole des Beaux-Arts (section de peinture): Paul Gravière, Jacques de Brives et Fernand Sauval, faisaient chez Sauval, le plus riche de la bande, leurs préparatifs pour le bal de l'Opéra.

Ils avaient déjeuné copieusement et s'apprêtaient à se costumer: Paul Gravière venait d'endosser un pourpoint violet à crevés de satin blanc, et d'enfiler un collant gris-perle: Jacques de Brives s'en était tenu au traditionnel "Mousquetaire." Il avait chaussé les bottes à entonnoir de d'Artagnan et, debout devant une glace, se cirait consciencieusement les moustaches, qu'il avait fort belles, avec un bâton de cosmétique.

Quant à Sauval qui, en qualité de Basque, était brun, il se carrait majestueusement dans un superbe attirail de Mexicain: large feutre galonné, veste de velours noir à boutons d'or, pantalon évasé en tissu blanc. Ce somptueux vêtement était agrémenté, sur toutes les coutures, d'une multitude de grelots et de sonnailles qui, à chaque mouvement de Sauval, emplissaient la chambre d'un tintement joyeux et métallique.

Les trois amis se promettaient de s'amuser ferme: on n'avait pas si souvent l'occasion de rire sur terre pour ne pas en profiter. Pourtant, sous ce rapport, ils n'étaient guère tous trois à plaindre, attendu que le plus clair de leur temps se passait en festins, banquets, monômes, bals et autres divertissements chers à la jeunesse.

Ils s'admiraient complaisamment tous trois, heureux d'avoir bonne mine sous leurs déguisements, de se sentir jeunes, libres de chanter à gorge déployée en se gaussant des professeurs, du concours de Rome, des jurys de peinture, des membres de l'Institut et autres choses des plus respectables qu'il soit sur la terre.

Tous trois avaient le gousset bien garni, ce qui ne contribuait pas peu à les rendre de belle humeur. Un rayon de soleil, entrant par la fenêtre de la chambre, faisait étinceler les paillettes d'or des costumes, et les joyeux camarades accrochaient leurs manteaux tout en chantant à tue-tête le refrain légendaire:

La peinture à l'huile,
C'est bien difficile,
Mais c'est bien plus beau
Que la peinture à l'eau!

Ils allaient partir: soudain, Gravière laissa tomber ces mots:

—A propos, a-t-on des nouvelles de notre camarade Cabantous?

—Ma foi non, répondit Sauval; le pauvre diable, comme vous le savez, est atteint d'une paralysie, ce qui est fort malheureux pour lui, attendu qu'il a une femme et deux enfants à nourrir, et fort désagréable pour nous, vu que Cabantous est un des plus beaux modèles de peinture que je connaisse. Il a une tête superbe, cet animal-là, et une barbe unique au monde. Je n'ai jamais trouvé de modèle biblique plus réussi: c'est un Job magnifique.... il a un profil de patriarche.....

—Il s'agit bien de tout cela, fit de Brives en regardant Sauval; as-tu pensé que Cabantous pouvait être dans la gêne, dans la misère, et que les camarades feraient peut-être bien de le secourir, autrement qu'en vantant ses qualités plastiques et sa belle barbe de fleuve?

—Certainement, j'y ai pensé, répondit Sauval; certainement, et personne n'a de reproches à me faire là-dessus. Malheureusement, ce qu'il y a de difficile, c'est de faire accepter un liard à Cabantous. Ce diable d'homme est plus fier qu'un grand d'Espagne, et il pourrait bien crever de misère qu'il ne t'emprunterait pas une pipe de tabac!

—Je propose, dit Gravière, de monter chez Cabantous en s'en allant et de voir ce que devient ce pauvre diable.....

—Accepté, firent de Brives et Sauval, et un ban vigoureux pour l'ami Paul, lequel est toujours bourré de bonnes idées.

II

Ils étaient maintenant dans la rue, tout heureux d'aller apporter à leur camarade un peu de gaieté. Ils arpentaient lestement les vieilles ruelles du quartier, laissant derrière eux un sillage de jeunesse et de belle humeur.

Où demeurait-il donc, ce Cabantous? Ils se rappelaient vaguement qu'il devait rester au sixième étage d'une maison de la rue Saint-Jacques, côté impair. Ne se souvenant plus du numéro, ils entraient chez tous les concierges.

De Brives, avec un grand geste circulaire, ôtait son feutre à plumes et, avec une exquise politesse:

—M. Cabantous, s'il vous plaît?

Ils firent ainsi vingt maisons et commençaient à désespérer. Ils venaient d'entrer dans une maison sombre et décrépie, une vieille bâtisse d'aspect lugubre. De Brives renouvela sa question, et le concierge, un tailleur accroupi à la mode turque tirant l'aiguille, lui répondit avec une superbe voix de basse nasale:

—Au sixième, au fond du couloir, la porte à droite.

De Brives se retourna vers ses deux amis, qui attendaient devant la porte de la maison et, se faisant un porte-voix de ses deux mains:

—Ohé! vous autres, par ici!

Gravière et Sauval le rejoignirent, et tous trois montèrent bruyamment l'escalier, les deux premiers en heurtant aux marches usées leur épée de parade, et le troisième toujours accompagné du cliquetis des grelots qui garnissaient son costume.

Ils étaient au sixième étage et venaient de s'arrêter sur le palier. Ils se trouvaient devant la porte de Cabantous et écoutaient.

Des enfants pleuraient, réclamant quelque chose. Soudain, ces mots: "J'ai faim!" proférés par une voix de fillette, les firent se regarder tous trois. Pressentant à quelques pas d'eux une infortune poignante, une détresse épouvantable, ils étaient presque honteux tous trois, en se voyant vêtus de velours et de satin, parés de costumes pailletés d'or et d'argent, alors qu'une misère poignante pleurait derrière cette porte.

Ils écoutaient toujours. Maintenant, c'était Cabantous qui parlait. Son timbre de voix leur arrivait distinct, quoique affaibli:

—Il n'y a plus rien à mettre au mont-de-piété, Henriette? n'est-ce pas? Mais il y a ici des choses de valeur, des choses artistiques dont il faut tirer parti. Tu vas prendre cette esquisse de Raffet, que tu vois à la muraille! C'est une pièce unique! Puis ce petit Corot, ces nymphes qui dansent dans le crépuscule, et cette marine d'Isabey.. un pur chef-d'œuvre.... Il faut se séparer de tout cela.. Tu vas t'en aller rue de Buci, chez le père Fragerolles, le vieux brocanteur.... Tu lui diras que tu viens de la part de Cabantous, le modèle, lui demander cent francs sur le tout.. Tu lui expliqueras que si d'ici trois mois je ne lui ai pas rendu la somme, il deviendra propriétaire de tout cela.. Allons, du courage, ma mignonne, et surtout ne te désole pas! Des jours meilleurs viendront.

Les trois amis n'en écoutèrent pas davantage, ils cognèrent doucement à la porte; une jeune femme à la physionomie douce et résignée vint leur ouvrir, et recula de surprise devant les jeunes gens dont les somptueux costumes faisaient un singulier contraste avec le pauvre logis du modèle.

Quel tableau! deux enfants, une fille et un garçon pleuraient à chaudes larmes dans un coin.

Sur le lit, un misérable lit de fer sans oreillers ni édredon, Cabantous était étendu, cloué par la paralysie, son visage d'une pâleur de cire rendu encore plus maladif par une barbe inculte et négligée.

Le modèle regardait avec de grands yeux étonnés ces beaux jeunes gens apportant dans sa mansarde comme un parfum de jeunesse et de robuste santé.

Il leur serrait les mains avec effusion, tout heureux de voir qu'ils ne l'avaient pas oublié que leurs bons cœurs s'étaient souvenus de lui, et qu'ils venaient ainsi perdre un peu de leur temps dans son humble logis, à son chevet de paralytique.

La jeune femme au visage résigné allait ouvrir la porte et s'en aller rue de Buci, déjà elle avait pris la clef, quand Gravière, la retenant doucement par le bras, lui dit:

—Vous alliez chez le père Fragerolles, madame. Voulez-vous bien me donner la préférence? J'adore toutes les choses qui rappellent l'empereur Napoléon, j'achète le Raffet.. Là-dessus, il vi a sa bourse sur la table.....

—Quant à moi fit Sauval, je ne mourrai pas sans avoir un Corot! Celui-ci me plaît et je me le paie.....

Et ce disant, il déposa une poignée de louis près du contenu de la bourse de Gravière.

Cabantous, ému jusqu'aux larmes, esquissait un geste de refus.

—Fais-moi le plaisir de te tenir tranquille, dit de Brives et quant à ton Isabey, lequel est des plus rupins, en ma qualité de Breton, amoureux des choses de la mer, je me l'offre.

Et il imita l'exemple de ses camarades.....

—Mes amis! mes bons amis! murmurait le modèle.... Comment vous remercier.....

—Maintenant, vieux Cabantous, dit Gravière, tu comprends fort bien que nous n'allons pas emporter nos acquisitions aujourd'hui... On nous prendrait pour des pillards venant de mettre à sac le musée du Luxembourg et nous tenons à notre réputation. Tu vas te soigner tranquillement; et tâcher d'être sur pattes le plus tôt possible, attendu que nous sommes réduits en ce moment à des modèles de pacotille, et que ta belle tête de prophète nous manque absolument.... Donc! au revoir! et à bientôt! Serviteurs! Madame! Serviteurs!

Avant que Cabantous eût pu les retenir, ils avaient descendu les six étages. Soudain, sur le palier du premier, Sauval arrêta ses deux amis, et se frappant le front:

—Au lieu d'aller à l'Opéra, nous irons danser dans un établissement au son du biniou et de la cornemuse! Cabantous a ce qu'il lui faut! C'est l'essentiel! Seulement, avez vous gardé quelques sous, vous autres?.....

—Mais, non.... dit Gravière .... Et toi, de Brives?

—Moi! pas un rouge liard...

—Alors, je remonte, répliqua Gravière.... Cabantous va nous prêter un louis.

Il remonta, leste comme un cabri, jusque chez Cabantous... Un véritable concert de bénédictions s'exhalait de la chambre du modèle.....

—Ah! les braves cœurs! les braves cœurs, disait Cabantous .... Si jamais je puis leur rendre service à mon tour.....

—Sois tranquille! tu n'attendras pas longtemps, dit Gravière passant sa tête joyeuse par l'entrebâillement de la porte.... Vieux frère, je t'emprunte vingt balles!

Et, avant que Cabantous fût revenu de sa surprise, il prit un louis sur la table et redescendit l'escalier en criant:

—Nous sommes sauvés! mes amis! sauvés! Nous avons vingt ans, de l'œil, de la dent, du jarret .... Chacun six francs soixante-six centimes dans la poche.

—Et maintenant, que la fête commence!

Enseignes pittoresques.

Les enseignes pittoresques sont encore assez nombreuses à Paris; mais il y en a aussi à Lille. Dans la rue Henri-Kolb, on peut lire à une devanture de magasin cette pancarte nébuleuse:

"A l'ancien œil américain"

Macabre réclame que l'on égalemant à Lille, en pleine rue Nationale:

"Examinez du maître mineur Isidore Lecerf, asphyxié (sic) de la catastrophe des mines de Courrières."

Un menuisier pince sans rire écrit sur sa façade, au faubourg de Canteleu, dans la rue Ampère:

"Autant ici qu'ailleurs...."

et plus bas:

"Spécialité de cercueils."

Faubourg de Nives, on lit cette inscription pleine de mystère:

"Au vieux bras de Hambourg."

Le personnage de Molière qui voulait se faire nommer inspecteur des enseignes eut pu écrire un curieux volume.

L'AUBADE

J'ai vu ces jours-ci, dans une promotion de colonels, le nom d'un officier qui m'a rappelé le souvenir d'une scène singulière et charmante.

Je ne dirai point quel est cet officier. A quoi bon? Il ne s'agit pas d'un fait de guerre. Sans doute il a oublié lui-même, dans sa vie occupée et sérieuse, un bien mince incident de voyage. Mais bien que je n'aie pas eu l'honneur de le rencontrer depuis le rapide échange de quelques mots dans un déjeuner hâtif, j'ai gardé l'impression que c'était tout à fait un brave homme. Ces cœurs de soldat ont des délicatesses exquises, souvent.

Il y a huit ans de cela. L'expédition de Tunisie commençait. Je la suivais, non sans une petite fierté de voir nos troupiers en campagne, en de vraies grandes manœuvres, désireux de marcher pour de bon, et je me prenais, simple témoin que j'étais, à ressentir leurs ardeurs. Ils me resteront chers, ces jours où j'ai pu voir de près la bonne et simple vaillance de ces fantassins et de ces cavaliers, ignorant où ils allaient, ne sachant ce qui les attendait, estropiant bizarrement les noms des pays qu'ils traversaient, dont les désinences les étonnaient, et si prêts à tout de grand cœur, avec un tel sentiment du devoir et un si bel entrain!

C'était, ai-je dit, dans les premiers jours, alors que la colonne Logerot se formait à Souk-Ahras, qui était alors, à l'Est, la limite extrême de nos possessions d'Afrique: de Bône jusque-là, la route était pleine de convois de troupes allant d'un pas alerte, en dépit de la pluie qui tombait, de voitures de munitions, de caissons d'artillerie, de caravanes de mulets du train respirant le grand air et s'en grisant à façon parfois à déconcerter leur conducteurs.

Je me trouvais à un village qui s'appelle Duvivier, à mi-chemin à peu près entre Bone et Souk-Ahras, et où, à cette époque, s'arrêtait le chemin de fer. J'entrai à l'unique auberge. Si calme d'ordinaire, et ce jour là emplie de bruit et de mouvement. Elle s'adossait, cette auberge à la mode de France, avec sa branche de feuillage en guise d'enseigne, à une petite colline toute pelée, assez triste, qui se dressait le long du chemin, et je ne sais trop dans qu'elle intention elle avait été campée là, à un bon kilomètre des maisons du bourg, quand plus loin se dessinait un paysage grandiose, après le pont de fer jeté sur une rivière sans eau, bordée de lauriers-roses.

Un bataillon de chasseurs, parti depuis le petit jour, faisait la grande halte sur la route, dans les gamelles de campagne, noircies par la fumée des branches de bois péniblement allumées, le café chauffait à côté des fusils en faisceaux, près des sacs rangés quatre par quatre.

Une éclaircie s'était enfin produite, le soleil perçait et les montagnes voisines apparaissaient baignées de lueurs roses qui s'épandaient capricieusement sur la masse sombre des chênes-lièges.

La gaîté était revenue, et les hommes, en se séchant, échangeaient des plaisanteries qui roulaient, comme des feux de file, jusqu'à la tête du bataillon, où les musiciens de la fanfare astiquaient leurs cuivres ternis.

Dans la grande salle de l'auberge, les officiers déjeunaient autour de leur commandant. On voulut bien me faire place. L'étape avait affamé tout le monde.

Le brave homme qui tenait cette primitive hôtellerie avait été surpris par cette invasion, mais avec une belle décision, il s'était vite mis à la hauteur des circonstances, et cela avait été, dans la cour, un grand carnage de poulets. Cependant, il s'excusait avec une sincérité touchante:

—"Si j'avais su.... Des officiers!.... J'aurais été si heureux de bien vous traiter, messieurs.....

On le rassurait, on se déclarait satisfait, sans pouvoir avoir raison de ces inquiétudes. Il se multipliait, il sortait de l'armoire des plats de faïence à fleurs qui ne servaient que dans les grandes occasions! Et, en vérité, dans cette sorte de solitude, elles devaient être rares, les grandes occasions! Mais c'était du luxe, tout ce naïf service, à la veille de se lancer dans l'aventure: Il s'agirait bien de plats de faïence, dans quelques jours, alors qu'on serait en plein territoire arabe! Et, dans l'impatience où l'on était de voir du nouveau, les officiers, en riant, se raillaient de leur sybaritisme.

Quand on fut au dessert, l'aubergiste reparut. Il portait dans ses bras quelques bouteilles qui avaient bon aspect, qu'il déposa avec précaution sur la table. Puis, il sortit un instant, et il revint, accompagné, cette fois, d'une fillette d'une douzaine d'années, qui, dans ses mains, tenait un gros bouquet qu'elle vint offrir au commandant, avec une gentille révérence.

On applaudit, on acclama cette idée gracieuse: mais il y eut, soudain, comme une gêne. Qu'elle était pâle et débile, la pauvre petite fille! C'est avec peine qu'elle s'avançait, et les fleurs semblaient lourdes pour elle. Tous, nous nous sentîmes pris de pitié. C'était si triste, cet effort de cette enfant pour garder intact, pendant une minute, un si mince fardeau! Et dans son sourire, pourtant bien franc, il y avait encore comme la trace d'une si profonde fatigue! Elle avait mis sa meilleure robe, elle s'était ingénument parée, et l'étoffe, devenue trop large, flottait autour de son corps aminci, décharné..

Une vision de mort prochaine planant sur cette hospitalière maison, nous était tout à coup apparue.

Le commandant, avec délicatesse, et sans pouvoir trop cacher son émotion, l'embrassa. Il demanda à l'aubergiste: "C'est votre fille?" Et celui-ci répondit seulement de la tête, n'osant peut-être pas parler, parce qu'il n'aurait pu contenir un sanglot. Dans ses regards attendris et navrés se lisait la résignation d'une grande douleur attendue, une affection éperdue qui tremblait sans cesse. Ses yeux suivaient les pas de l'enfant; on y voyait la terreur d'avoir brusquement à se précipiter, à venir au secours d'une défaillance possible.

Il dit cependant, à la fin, presque à voix basse, après avoir péniblement repris sa respiration:

—"Elle a voulu se lever quand elle a vu le bataillon.. elle a voulu!"

Oh! quel désespoir il y avait dans ce mot-là!.... Comme il exprimait douloureusement l'inutilité de résister, maintenant, à un caprice qui était peut-être le dernier, la vanité des précautions à prendre, tout le découragement d'une tendresse vaincue!.... Il avait bien saisi, le pauvre homme, notre mouvement de surprise .... Cela ne pouvait plus se cacher que cette enfant se mourait!

On comprit qu'il fallait donner l'illusion de la gaîté à la pauvre petite, et ce fut une chose charmante que le soin de tous ces officiers à adoucir leurs voix à plaisanter gentiment avec elle, à répondre, avant qu'elle pût se fatiguer en parlant, aux questions que lui inspirait sa curiosité.

Notre hôte, cependant, avait débouché les bouteilles.

Elle aussi, elle trempa ses lèvres dans un verre, quand son père dit: "Messieurs, au bataillon!"

Une même pensée vint à tout le monde. C'eût été trop cruel de porter la santé de la fillette on n'osa point... Que faire pour elle, pourtant? quel souvenir lui laisser du passage en cette maison?

Le commandant, très doucement, la prit sur ses genoux:

—"En quoi pourrions-nous te faire plaisir, mon enfant, demanda-t-il, pour te remercier de ton bouquet?"

Elle dit, une furtive rougeur apparaissant sur la blancheur de son teint:

—"Si j'osais!...."

—"Ose donc!"

—"Je n'ai jamais entendu de musique militaire...."

—"Eh bien! reprit le commandant, tu vas avoir un concert pour toi seule!"

Il fit appeler le chef de fanfare, le prit à part et lui recommanda de jouer ce qu'il avait de plus enlevant, mais sans trop de bruit, en ménageant l'effet de ses cuivres.... On porta devant la fenêtre de la salle la petite fille, et, rangés en ce cle, les musiciens commencèrent.... Ils avaient été mis au fait, et ce fut de bon cœur, je vous jure, qu'ils s'essayèrent à donner bonne idée de la fanfare du bataillon.

Elle, en petite ignorante, qui ne connaissait rien, qui n'avait jamais été dans une ville, pour qui tout était nouveau, elle était sous le charme, ouvrant de grands yeux, ravie béatement de la médiocre polka qu'entonnaient les pistons.

Cette musique banale, pour d'autres, la plongeait dans une sorte d'extase....

—"Es-tu contente?" fit le commandant.

—"Oh! oui, répondit-elle.... bien contente!..."

Puis, des ordres furent donnés. Les hommes reprirent leurs rangs les clairons sonnèrent. Le bataillon s'ébranla.

Les officiers, le cœur serré, envoyèrent un salut à l'enfant, qui penchée à la fenêtre, toute rêveuse, suivit longtemps, longtemps, la colonne, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point noir à l'horizon de la montagne lestement gravie par les petits chasseurs..

Derrière elle, dans l'ombre de la salle, vide maintenant, avec sa table en désordre, le père sanglotait...

Tartarinade.

Tartarin est plus gaillard que jamais.

Il raconte qu'un jour, à la chasse, un de ses amis lui envoya un coup de fusil au bas des reins:

Ah! cher ami, je l'ai échappé belle. Si j'avais été tourné de l'autre côté, c'est peut-être un mort qui vous parlerait en ce moment.